

Longtemps le combat fut indécis. Une voix, cependant, se fit entendre encore. Elle était terrible et menaçante : elle disait : Frères, mourons ! C'était la voix du citoyen Jacques. Et les frères du citoyen Jacques voulurent mourir. Ils s'enfoncent dans les rangs ennemis. Ils sèment la mort sur leur passage. Une troisième fois la voix de Jacques se fit entendre. Elle disait : Victoire ! En effet, l'ennemi se ralliait en grande hâte pour retraiter. Jacques avait sauvé la patrie ! Le citoyen Jacques revint à sa chaumière cultiver le petit champ de ses pères. On avait voulu louer son courage, récompenser son mérite, faire une ovation au sauveur de la patrie : il refusa. Il dit qu'il avait fait ce qu'il devait faire ! Ah ! c'est qu'il aimait son pays, le citoyen Jacques ! Pour lui, rien de beau, rien de grand, rien de noble comme servir sa patrie : sa patrie, qui l'avait accepté dans son sein ; sa patrie, qui était le berceau où il était né, où il avait grandi, où il avait vieilli ; sa patrie, qui possédait les restes mortels de ses pères, le lieu où il lui faudrait les rejoindre un jour. Pour Jacques, la patrie était tout cela. Et Jacques était encore jeune qu'il avait déjà ces sentiments. Et, en vieillissant, ces sentiments n'avaient fait que s'accroître dans son âme ardente et dévouée. Après son Dieu, Jacques n'aimait rien tant que son pays. Aussi, comme il s'efforçait à faire le bien ! comme son patriotisme n'était pas stérile ! On le retrouvait à la tête de toutes les entreprises louables et utiles. Il aidait de ses conseils et de son expérience le jeune homme. La jeunesse ! Oh ! avec quel amour il lui parlait ! comme il se complaisait avec elle ! Il voyait en elle l'espoir futur de la patrie. Et Jacques vieillissait entouré du respect et de l'amour des siens. Jacques avait un fils, un fils unique. Tous les sentiments d'affection paternelle, qui germent dans le cœur de l'homme, se concentraient sur cet objet si tendre. Le fils de Jacques avait atteint sa dix-huitième année. Comme son père, il était robuste et fort. Son travail suffisait pour entourer la vieillesse du citoyen de toutes les commodités de la vie. Les jours coulaient heureux pour Jacques. Il consacrait ses loisirs à étudier les institutions, les progrès et la marche des événements dans son pays. Et ses sentiments d'affection pour son fils grandissaient à mesure qu'il le voyait grandir. Pauvre Jacques, il ignore le sort qui l'attend ! Un jour, jour néfaste dans la vie du paisible citoyen, un décret partit de l'autorité régnante autorisant la conscription. La conscription ! c'est le désespoir de la veuve qui n'a qu'un fils ; c'est la douleur cuisante de la mère, c'est la désolation du vieillard. Le fils eut un mauvais numéro. Jacques ne faillit point à cette nouvelle. Mon fils, dit-il, tu vas partir pour l'armée, tu vas servir ton pays : c'est bien ! Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai payé ce tribut à ma patrie. Je te sacrifie, car on appartient plus à son pays qu'à sa famille. Vas, sois brave, et reviens pour consoler la vieillesse du vieux Jacques. Et le fils partit ! Jacques vécut seul des petites épargnes du passé. Et les yeux du vieillard toujours mouillés de larmes, se tournaient toujours vers la terre étrangère où combattait son fils. Et l'orgueil du citoyen était toujours plus grande que l'orgueil du père, chaque fois que le bulletin de l'armée marquait une victoire et l'avancement de son fils. Ce temps d'émotion dura longtemps encore. Jacques tenait ferme à la vie. Le soir, le voisinage se réunissait dans sa chaumière. Dans ces réunions, Jacques était l'âme de la conversation. Sa voix était pénétrante et toute son âme était sur ses lèvres. Il parlait de sa jeunesse. Il disait qu'un jour terrible avait traversé sa longue vie ; que ce jour-là, tout un peuple s'était levé, animé d'une grande colère, parce qu'il avait longtemps souffert ; que les souffrances du peuple étaient montées jusqu'au palais de Dieu ; que ceux qui avaient tyrannisé la patrie n'avaient pu trouver grâce devant lui ; que des institutions séculaires s'étaient écroulées avec fracas, emportant dans leur chute les hommes qui s'en étaient fait ses défenseurs ; qu'enfin le peuple était resté vainqueur et que dans son enthousiasme, il avait élevé une statue à la liberté sur le piédestal de laquelle il avait écrit ces paroles consolantes :

Droits égaux et justice égale.

Et Jacques, en rappelant ainsi son passé, semblait rajeunir aux yeux de ceux qui l'écoutaient. Sa voix était tantôt tendre et sympathique, tantôt mâle et vibrante. Son œil disait son courage : il jetait des éclairs et versait des larmes. Ainsi vécut le citoyen Jacques ! A sa mort, ceux qui l'avaient connu dirent : La patrie a perdu un dernier défenseur. Pendant longtemps après, on vit un beau jeune homme, portant des épaulettes d'officier, s'agenouiller sur le champ où reposait le citoyen Jacques ; le fils n'avait pu revoir le père vivant. Brave citoyen ! ton nom mériterait d'être placé à côté de celui des grands hommes, et ta statue trôner au temple du panthéon. L'histoire n'a pas raconté tes vertus, mais dans le coin de la terre où tu vécus, la tradition populaire tresse chaque jour une couronne d'immortelles qu'elle dépose sur la tombe du citoyen Jacques.

EDMOND LAREAU.

REVUE ÉTRANGÈRE.

La question des alliances est discutée plus que jamais depuis que l'état militaire et les préparatifs de la Russie sont mieux connus. En vue des difficultés que pourrait soulever la question d'Orient, les hommes politiques, en Autriche surtout, discutent plus que jamais, la nécessité des alliances. On dit qu'en prévision d'une reprise d'hostilités avec la France, l'Autriche appuierait la Prusse, celle-ci, s'engageant à soutenir l'autre, dans le cas d'un conflit avec la Russie. L'Italie et l'Espagne pencheraient aussi du côté de la Prusse. On se demande alors si la France marcherait avec la Russie. On ne compte plus l'Angleterre.

La question relative au traité commercial anglo-français dont

l'abrogation menaçait de créer toute une révolution sur les marchés de l'Angleterre, est définitivement réglée. Les deux parties sont arrivées à un compromis par lequel on fera subir au traité d'importantes modifications. On dit de nouveau dans les cercles politiques, que M. de Bismark a offert au gouvernement français de rendre la forteresse démantelée de Metz, à la République, en échange de la cession à la Prusse de la possession française de Pondichéry, ou du territoire français en Cochinchine. M. Thiers a fait son testament politique, par lequel il recommande pour son successeur à la présidence de la République française, M. Casimir Périer, dont le nom est populaire en France. M. Thiers a été affecté, dit-on, par la mort soudaine de son ami et collègue Lambrecht, et sa santé n'est pas aussi bonne. Casimir Périer, est le fils de l'illustre homme d'état, Casimir Périer, qui fut ministre sous Louis Philippe. Les Bonapartistes se remuent et intriguent toujours. Après avoir dit que les Légitimistes et les Orléanistes auraient pu faire ce qu'ils auraient voulu, il y a quelque temps, Gaillardet ajoute que maintenant le parti radical et le parti bonapartiste, sont les plus dangereux ennemis du gouvernement actuel. Il se passe souvent des scènes qui prouvent combien l'armée est divisée. On s'inquiète, dans le monde financier, de la conduite de la Prusse, qui entasse et enlève à la circulation les millions et les milliards que la France lui paie. Comme ce procédé injuste et mesquin menace d'être funeste non-seulement à la France, mais encore à toute l'Europe, les nations qui ont abandonné la France se plaignent maintenant de la Prusse. L'Angleterre, bien entendu, est la première à s'indigner. A propos, Gaillardet répond à ceux qui demandent la raison des sympathies des Anglais pour Napoléon de Sédan : " Ils ne comprennent pas, dit-il, qu'en Angleterre le sentiment se règle sur l'intérêt, et que les manufacturiers anglais voient, dans une restauration impérialiste en France, la consolidation du libre échange menacé par la République actuelle, et par tout autre gouvernement qui ne sera pas celui de M. Rouher et de Napoléon III. Voilà le secret de la popularité réelle dont l'exilé de Chislehurst jouit dans la Grande-Bretagne."

PRUSSE.

Les ouvriers organisent des grèves pour la diminution des heures de travail et l'augmentation des gages. Bismark veut arrêter cela ; que va faire le grand manitou de l'Europe ?

ANGLETERRE.

La question à l'ordre du jour est celle de l'alliance projetée de l'aristocratie anglaise et tory avec les ouvriers, les radicaux ; mais on croit que les exigences des radicaux vont rendre cette alliance impossible, à moins que messieurs les lords veuillent se faire socialistes ; c'est un peu fort ; ce serait l'égoïsme poussé jusqu'au désintéressement, si la chose était possible.

ÉTATS-UNIS.

Les Mormons se sont laissés arrêter et même condamner jusqu'à présent. On dit que Brigham Young et ses adeptes se proposent de laisser les États-Unis pour aller s'établir à Saint-Domingue, où ils pratiqueraient plus librement leurs sublimes doctrines.

C'est une grande affaire de savoir si Tweed, le chef des grands voleurs de la corporation de New-York, ne sera pas nommé sénateur aux prochaines élections.

Le World dit que son concurrent, M. O'Donovan Rossa, est un fort honnête homme et qu'il recevra le suffrage de tous les honnêtes gens de son district ; mais il ajoute qu'il y a très-peu d'honnêtes gens dans ce district, qui porte le no. 10, et qui est le plus sale égout politique des États-Unis, en sorte que M. Tweed est peut-être bien le représentant qui lui convient.

Voilà quelque chose de consolant pour les honnêtes gens !

L. O. DAVID.

MORT D'UN CANADIEN.

Dans les feux qui ont dévasté dernièrement le Nord-Ouest, des centaines de personnes ont péri dans les flammes ou ont été suffoqués par la fumée.

Parmi les canadiens qui ont trouvé la mort dans ces pénibles circonstances, les journaux de St. Paul mentionnent M. Joseph Clément, de Peshtigo, Wisconsin, frère de M. O. Clément, du département des postes.

Trois jours avant l'incendie, M. Clément avait épousé Melle. Trudel, fille de M. Théodule Trudel, de Menomonee. Et il était allé lorsque le feu embrasa en un instant un plein nuit tout le village de Peshtigo. Il n'eut que le temps de s'enfuir rapidement avec sa femme qu'il transporta dans ses bras à travers les flammes. Le malheureux couple rencontra peu de temps après un homme en voiture qui s'enfuyait après avoir vainement essayé de sauver sa femme et sa famille. M. Clément lui demanda de sauver sa femme et dit qu'il ferait de son mieux de son côté pour échapper aux flammes. Le fugitif y consentit et M. Clément suivit la voiture de toute la vitesse de ses jambes. Malheureusement la fumée le suffoqua et il tomba raide mort sur la route. Sa femme se tirait aux cheveux de désespoir et voulait aller au secours de son mari tombé le long de la voie, mais son compagnon la retint fermement et parvint à la sauver. La jeune et inconsolable femme ne fut retrouvée par son père que deux jours après au milieu d'un marais et entourée de cendres fumantes. Le cadavre du malheureux Clément fut retrouvé presque même temps.

M. Clément est natif de St. Eustache et il est parti à l'âge de 17 ans pour se rendre dans l'ouest où il agissait comme peintre. Il était fort estimé et il avait 21 ans et onze mois lorsque la mort est venue le dérober aux affections de sa famille et surtout de celle qui venait de lui être unie.

HISTORIETTES ET FANTAISIES.

ÉTRANGE HISTOIRE.—Il y a environ dix ans, le capitaine d'un bâtiment de guerre se laissait bombarder ou conduire aux pieux des autels—ça revient au même, disent les mauvaises langues—par la plus ravissante personne de Soleure. Il n'y a rien à dire contre cela : la chose se voit dans les meilleures familles. Mais notre capitaine eut beaucoup à dire contre son gouvernement lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour un voyage qui devait durer peut-être des années. Et il faut vous dire que la lune de miel brillait encore dans un ciel sans nuage. Cependant, il dut s'exécuter.

Passons le déluge qui s'en suivit. Six mois après le départ de son mari, la belle éplorée, apprit que le navire qu'il com-

mandait, s'était brisé sur un écueil, et que tout l'équipage avait péri, corps et biens ; nouveau déluge. Six années s'écoulèrent, et comme rien ne vint contredire les faits ci-dessus, la femme se pendit... à un second mari.

Il y a quelques jours, le capitaine arrivait à Soleure, et y trouvait sa femme, escortée de trois enfants qu'elle avait eus de son second mariage. Tableau navrant. L'affaire doit se porter devant les tribunaux.

UN MOT AUX JEUNES FILLES.—La femme qui ne cherche pas à se rendre aimable et gracieuse, n'est pas une véritable femme. Dieu veut que la femme plaise, et elle doit obéir à cette volonté du Créateur. Mais, jeunes et charmantes amies, mettez bien dans vos jolies têtes que vous ne plairez jamais seulement parce que vous portez des habits riches et élégants ; non, pour plaire, il faut que vous soyez bonnes, dévouées, en un mot, que vous soyez des femmes de cœur.—Saturday Review.

"Des idées !" dit un écrivain célèbre, "c'est comme la barbe ; les hommes en ont, quand ils commencent à vieillir, et les femmes, jamais." L'infâme !

Les hommes sont comme les patates, ils ne se doutent pas que d'un moment à l'autre, ils peuvent tomber dans l'eau chaude.

Tout ce que le roi Midas touchait se convertissait en or ; maintenant, touchez un homme avec de l'or, et le plus souvent vous en ferez un misérable.

NOUVELLE MANIÈRE DE SE BATTRE EN DUEL.—Les deux adversaires prennent un poison violent et ils tirent à pile ou face, lequel des deux prendra le seul émétique qu'il y a dans la chambre.

On demandait : lequel des employés publics réunit dans son nom le ciel et la terre ? C'est Globesky (Globe-and-sky.)

BRIDGEPORT, Conn., Sept. 1871.

MM. D. GERVAIS & CIE.

Messieurs,—C'est avec beaucoup de plaisir, que nous donnons notre opinion, sur la "Roue Patentée de Sarven." Nous en avons fait usage pendant les huit ou neuf dernières années, pour toutes sortes de voitures, depuis le léger wagon à trotter, jusqu'au lourd véhicule de cinq tonnes. D'après notre propre expérience, nous ne pouvons qu'en recommander l'usage le plus fortement possible. Durant la dernière saison, nous l'avons appliquée aux wagons et de cirques et de ménageries, parce que, dans notre opinion, c'était la seule roue convenable pour ces voitures, qui font de très-longes trajets avec de fortes charges. Aucune de ces roues, à notre connaissance, n'a manqué. Leur construction particulière et le choix judicieux des matériaux employés dans leur confection, nous permet de dire, avec certitude, que ces roues ne manquent jamais, par suite de défaut dans leur construction. C'est parce que nous sommes convaincus que la "Roue Patentée de Sarven" est la meilleure qui soit fabriquée, que nous sommes si forts en sa faveur.

Vos béissants, etc.,

HALL-FRÈRES,

2-44b de la Cie. Manufacturière de HALL-FRÈRES.

MARCHES DE LA SEMAINE DERNIÈRE.

FARINE.	MONTREAL.		QUEBEC.*	
	s. d.	s. d.	s. d.	s. d.
Farine de blé par 100 lbs.	14 6	15 0	00 0	00 0
Farine d'avoine	10 6	00 0	14 6	15 0
Farine de blé d'Inde	0 0	00 0	7 9	8 6
Sarrasin	8 9	00 0	00 0	00 0
VOLAILLES.				
Dindes (vieux) au couple	10 0	à 11 00	12 6	à 15 00
Dindes (jeunes) au couple	8 0	à 9 0	6 00	à 8 0
Oies au couple	7 0	à 8 0	5 0	à 6 0
Canards au couple	3 0	à 4 0	2 6	à 3 00
Canards (sauvages) au couple	2 6	à 3 0	2 6	à 3 00
Poulets au couple	2 6	à 3 0	2 0	à 2 6
Poulets au couple	2 6	à 3 0	1 9	à 2 0
Pigeons domestiques au couple	1 0	à 1 3	1 0	à 1 3
Perdrix au couple	2 6	à 3 0	1 6	à 2 0
Tourtes à la douzaine	0 0	à 0 0	00 00	à 00 00
VIANDES.				
Beuf à la livre	00 7 1/2	à 00 0	00 4	à 00 5 1/2
Lard à la livre	00 5	à 00 0	0 4	à 00 4 1/2
Mouton à la livre	00 6 1/2	à 00 0	00 4	à 0 5 1/2
Agneau à la livre	00 6 1/2	à 00 0	00 00	à 00 00
Veau à la livre	00 4 1/2	à 00 7 1/2	00 00	à 00 00
Lard fais par 100 livres	\$6 00	à \$7 25	\$6 50	à \$7 00
Beuf, 1re qualité, par 100 lbs	7 00	à 8 00	7 00	à 8 75
Beuf, 2me qualité do	5 00	à 6 00	6 00	à 7 25
BEURRE, etc.				
Beurre frais à la livre	00 30	à 00 36	0 2 1/2	à 0 25
Beurre sale à la livre	00 20	à 00 26	00 19	à 00 26
Fromage à la livre	00 15	à 00 16	00 12	à 00 13
DIVERS.				
Pat. tes au minot	00 40	à 00 45	00 40	à 00 45
Sucre d'érable à la livre	00 8	à 00 10	0 1	à 00 10
Sucre d'érable au gallon	00 00 1/2	à 00 00	00 00	à 00 00
Miel	00 12 1/2	à 00 15	00 00	à 00 00
Ceufs frais à la douzaine	1 0	20 à 00 25	00 21	à 00 25
Haddock à la livre	00 4	à 00 7	00 5	à 00 6
Lièvres par couple	00 20	à 00 5	00 25	à 00 30
Pommes au baril	2 25	à 3 50	3 75	à 4 00
Foin, 1re qualité, par 100 bottes	13 00	à 15 00	10 00	à 11 00
Foin, 2me qualité do	10 00	à 12 00	8 00	à 9 00
Paille, 1re qualité do	7 00	à 8 00	4 00	à 5 00
Paille, 2me qualité do	6 00	à 7 00	00 00	à 00 00
GRAINS.				
Blé sarrasin, par minot	00 50	à 00 55	00 00	à 00 00
Avoine, "	00 40	à 00 00	00 38	à 00 40
Pois, "	00 00	à 00 06	00 95	à 1 00
Blé d'Inde "	0 80	à 00 90	0 75	à 0 80
Seigle, "	00 00	à 00 00	00 00	à 00 00
Graine de Lin, "	1 50	à 00 00	1 35	à 1 45
Graine de Mil, "	0 00	à 00 00	0 00	à 00 00
ANIMAUX.				
Vaches à lait	25 00	à 36 00	20 00	à 23 00
Vaches extra	40 00	à 70 00	44 00	à 55 00
Veaux, 1re qualité	10 00	à 12 00	07 00	à 00 00
Veaux, 2me qualité	8 00	à 9 00	00 00	à 00 00
Veaux, 3me qualité	5 00	à 8 00	00 00	à 00 00
Moutons, 1re qualité	8 00	à 10 00	7 50	à 9 00
Moutons, 2me qualité	5 00	à 8 00	4 85	à 5 75
Moutons, 3me qualité	3 00	à 4 50	2 00	à 3 25
Agneaux, 1re qualité	2 00	à 3 00	2 00	à 00 00
Agneaux, 2me qualité	9 00	à 11 00	5 00	à 6 75
Cochons, 2me qualité	5 00	à 8 00	00 00	à 00 00

*Le prix du marché de Québec nous est donné par M. H. C. Bossé, marchand à commission, Québec.